

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

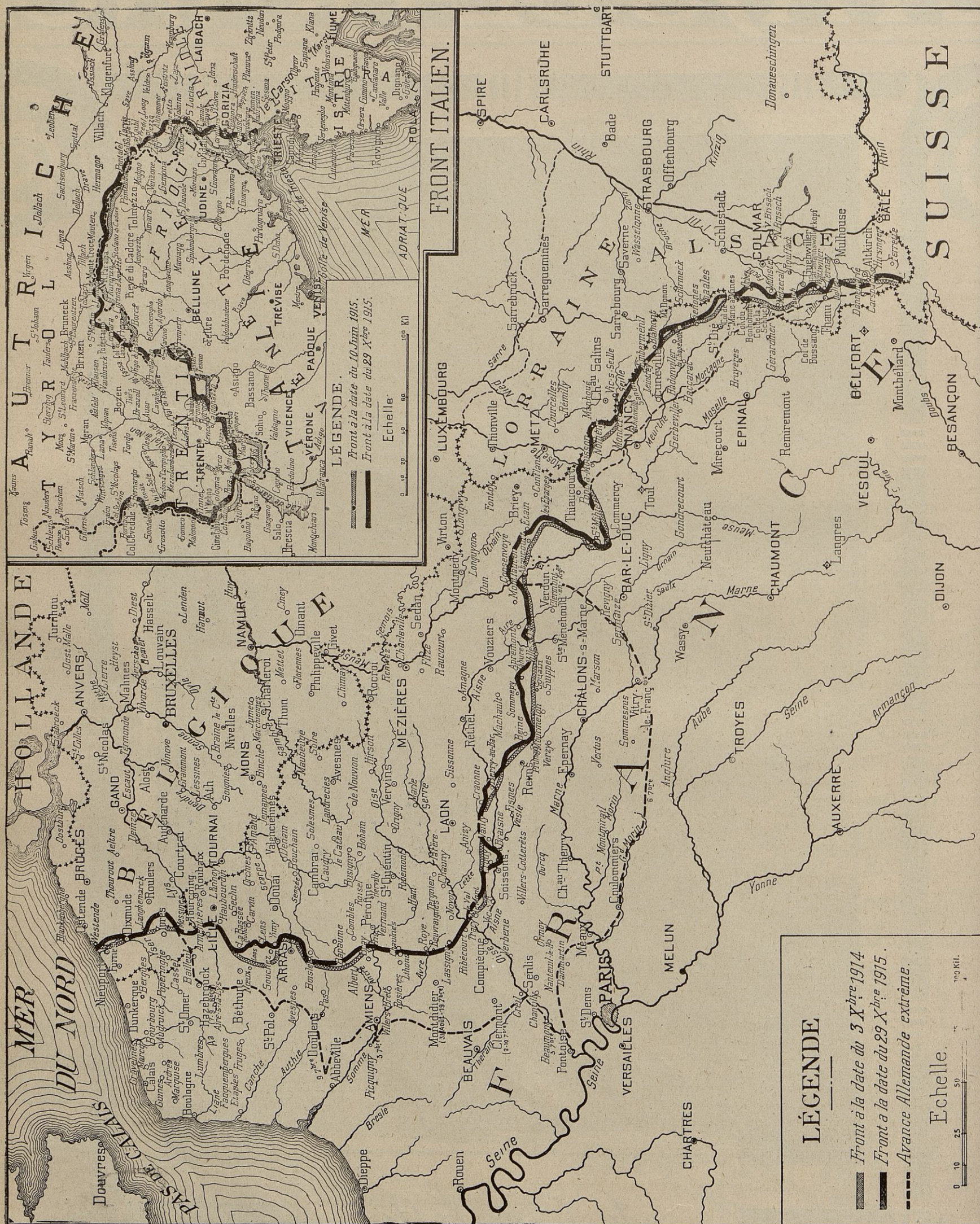
Édité par
Le Ma
2, 4, 6
boulevard Poiss
PARIS

L'Étáfette

Abonnement pour la France.... 15 Frs.

Abonnement pour l'Etranger.. 20

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA SEMAINE MILITAIRE

DU 23 AU 30 DÉCEMBRE

La grande offensive allemande que l'on nous avait annoncée pour Noël ou au plus tard pour le jour de l'an ne s'est pas produite et l'on ne sait où sont passés les millions d'hommes qu'au dire de journaux étrangers des trains ne cessaient de transporter vers notre front. Attendons encore avec patience et avec confiance que l'ennemi se décide. Pendant ce temps nous avons continué heureusement notre attaque sur les positions allemandes de l'Hartmannswillerkopf ; c'est la seule action importante que l'on ait eu à enregistrer au cours de cette semaine.

A l'autre extrémité du front, en Belgique, l'activité de l'artillerie s'est maintenue autant que le brouillard l'a permis. L'escadre anglaise a encore bombardé la côte belge entre Ostende et Westende. Des mouvements de troupes ennemies ayant été observés dans les tranchées et les boyaux de la région de Lombaertzyde, au nord de Nieupoort, les canons des troupes que nous avons sur le littoral ont ouvert le feu et ont dispersé l'infanterie allemande. Entre la grande Dune et la mer notre artillerie a détruit les parapets des tranchées ennemies et fait sauter un blockhaus.

De son côté l'artillerie belge n'est pas restée inactive ; elle a exécuté des tirs heureux sur les positions allemandes des bords de l'Yser, sur des ouvrages importants au nord de Dixmude. Gêné par le mauvais temps, le bombardement a repris le 27 décembre ; près de Woumen et de la Maison du Passeur, l'infanterie allemande qui se rassemblait dans les tranchées a été dispersée ; le lendemain, les batteries belges détruisaient des abris et un blockhaus allemands.

Sur le front de l'armée britannique, c'est dans la région d'Armentières que l'activité s'est manifestée. Le 23, les Allemands ont attaqué à coups de grenades les tranchées que nos alliés occupent dans le bois de Messines, un peu au nord d'Armentières ; ils ont été repoussés et, grâce à la disparition de la brume, l'artillerie anglaise a pu entrer en action. Le 27, après l'explosion d'une mine, nos alliés ont occupé les bords de l'entonnoir.

L'armée britannique vient de perdre un élément de pittoresque ; les troupes de l'Inde ont quitté la France pour être transportées sur un autre front ; avant leur départ, le prince de Galles les a passées en revue et leur a communiqué un message du roi d'Angleterre les remerciant chaleureusement de leurs services. Ces troupes magnifiques, qui ont excité la curiosité à un si haut degré pendant leur séjour en France, ont accompli de beaux exploits, donnant sans compter leur sang et leurs fatigues pour le triomphe de la cause des alliés.

Dans nos lignes, lutte intense d'artillerie sur le front d'Artois. Au sud d'Angres, dans la région d'Arras, près de Givenchy, vers Blainville, on a signalé presque tous les jours des destructions d'ouvrages ennemis. Le 27, à la cote 140, où s'est arrêtée notre avance au sud de Givenchy, nous avons provoqué l'explosion d'une mine et nous avons empêché l'ennemi d'en occuper l'entonnoir.

En Picardie, quelques actions heureuses à signaler : le 24, nos batteries ont démoli un ouvrage allemand à l'ouest de Lassigny et sérieusement endommagé la tour Roland, qui domine Lassigny et que l'ennemi a fortifiée. Le 27, notre artillerie dispersait un détachement allemand au nord-est de Chilly, village situé près de Chaulnes sur le plateau du Santerre.

Au nord de l'Aisne, combats d'artillerie ; entre Condé et Nanteuil, nous prenons sous notre feu un convoi automobile et le 27 nous endommageons un ouvrage allemand au nord de Moussy, c'est-à-dire sur le plateau parcouru par le Chemin des Dames.

En Champagne, le 28, nos batteries allument un incendie dans un bois occupé par l'ennemi à l'ouest de Prunay, près du fort de la Pompelle. Dans la Champagne pouilleuse, sur le théâtre de notre offensive de fin septembre, les Allemands ont tenté une attaque, le 27, près de la cote 193, au nord-ouest de Tahure ; cette attaque, précédée d'un intense bombardement, a été facilement repoussée. Entre temps, notre artillerie exécutait des tirs heureux sur les organisations ennemies à l'ouest de la ferme de Navarin et dispersait un convoi sur la route de Tahure à Somme-Py.

En Argonne, une de nos mines fait sauter, le 29, un poste allemand au nord de la Fille-Morte.

Sur les Hauts-de-Meuse et en Woëvre, excellents résultats de notre tir sur des batteries ennemies.

En Lorraine, où le calme semblait revenu depuis un mois, notre artillerie a canonné avec succès les ouvrages allemands de la région de Domèvre et

de Bréménil, région qui s'étend du confluent de la Vezouse et de l'Albe jusqu'au pied des Vosges.

En Alsace, c'est à l'Hartmannswillerkopf, au « Vieil Armand », que l'action engagée le 20 décembre s'est poursuivie à notre avantage.

A notre gauche, nous n'avons pas maintenu les succès acquis et le 23, nos troupes revenaient à leur point de départ ; mais à notre droite, c'est-à-dire sur les croupes au sud-est du sommet et jusqu'en face de Wattwiller, village situé à 3 kilomètres de Cernay, nous avons progressé malgré les bombardements et les contre-attaques furieuses de l'ennemi. Les 25, 26 et 27, l'artillerie ennemie a couvert de projectiles le front du Hirzstein et les pentes nord du « Vieil Armand » ; le 27, du côté de Rehlfelsen, il a essayé de sortir de ses tranchées ; il a été arrêté net par notre feu et, passant à l'attaque, nous nous sommes emparés de quelques tranchées qu'il tenait encore entre les deux sommets du Rehlfelsen et du Hirzstein ; une centaine de prisonniers sont restés entre nos mains. Les Allemands ont contre-attaqué le lendemain sans résultat.

Le total des prisonniers valides que nous avons faits depuis le début de ces opérations, du 20 au 30 décembre, est de 1.668 ; au dire des prisonniers, les pertes allemandes ont été considérables.

Sur le Linge, combat d'artillerie ; nous avons démoli une batterie casematée et des abris de mitrailleuses.

Enfin, une de nos batteries a pris sous son feu un train sur la voie étroite qui relie Colmar à la Poutoye ; le train a été atteint au hameau d'Hachimette, situé au confluent de la Weiss et de la Béchine.

Les sous-marins austro-allemands ont continué dans la Méditerranée leurs exploits de pirates. Le 24, l'un d'eux torpillait, sans avis préalable, le paquebot français la *Ville-de-la-Ciotat*, des Messageries Maritimes ; le paquebot revenait d'Extrême Orient d'où il ramenait des passagers ; il n'avait à son bord ni armes ni matériel de guerre ; il n'était pas armé. Le torpillage eut lieu au large de l'île de Crète ; les canots de sauvetage furent aussitôt mis à la mer ; deux cent huit personnes ont été ramenées à Malte par le steamer anglais *Merve* ; il y aurait quatre-vingts manquants.

Ce nouveau crime a été stigmatisé à la tribune de la Chambre par l'amiral Lacaze, ministre de la marine.

Les pirates sont pourchassés par les marines alliées et un journal italien donne la liste de neuf sous-marins déjà coulés dans la Méditerranée.

LES OPÉRATIONS ITALIENNES

Le mauvais temps a considérablement ralenti les opérations italiennes sur tout le front ; on n'a eu à enregistrer que des combats d'artillerie ; nos alliés ont mis à profit ce répit pour renforcer et consolider les positions qu'ils ont récemment enlevées.

Dans la vallée de Giudicaria, l'activité de l'artillerie a été particulièrement intense ; les ouvrages autrichiens ont beaucoup souffert du tir des batteries lourdes italiennes ; le fort de Por a été bombardé sans répit.

Sur l'Isonzo, les Autrichiens ont tenté, dans la matinée du 23 décembre, une attaque à l'ouest de Gorizia contre les positions que nos alliés occupent en face de Grafenberg ; les assaillants ont été repoussés. Sur le Carso, l'ennemi n'a pas été plus heureux ; il a été rejeté en désordre dans ses tranchées d'où il était sorti pour enlever des retranchements italiens à l'est de Stelz. Une autre attaque s'est produite dans la nuit du 25 au 26 décembre au mont Sei-Busi ; elle a subi le même échec.

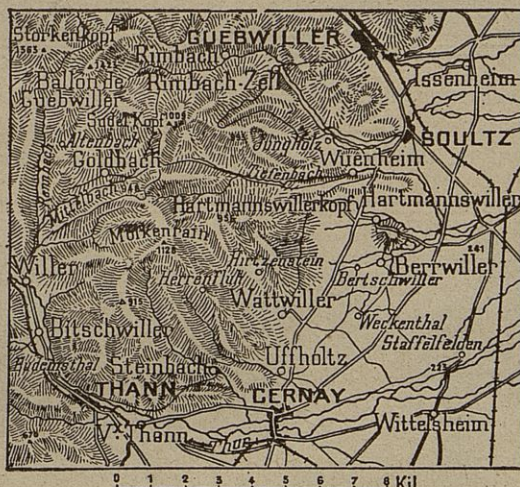
La flotte italienne surveille étroitement l'Adriatique ; jour et nuit, des escadres volantes formées de vieux croiseurs et de vieux torpilleurs sillonnent la mer, se relayant et ne laissant pas un instant de repos aux navires et aux sous-marins autrichiens ; ceux-ci les ont vainement attaqués ; elles n'ont subi encore aucune perte.

Une division navale autrichienne est sortie de Cattaro pour bombarder Durazzo ; des escadrilles alliées se sont portées à sa rencontre.

Le destroyer autrichien *Lika* a sauté sur une mine. Le destroyer *Triglav*, du même type, a été détruit par les escadrilles alliées.

Les autres bâtiments ennemis, poursuivis, se sont enfuis vers leur base.

Les deux destroyers autrichiens coulés appartenaient à une série de six bâtiments construits en 1913 ; ils avaient 81 mètres de longueur, déplaçaient 800 tonnes ; leur vitesse était de 33 nœuds. Leur armement se composait de deux canons de 100 ^m/_m, de quatre canons de 70 ^m/_m et de deux tubes lance-torpilles.



LA RÉGION DE L'HARTMANNSWILLERKOPF

LA BATAILLE EN ALSACE



Les communiqués ont souvent signalé le bombardement de l'Hilsenfirst que nous avons enlevé aux Allemands ; c'est une longue croupe dénudée, dont nous donnons ici une photographie ; elle s'élève entre les sources de la Fecht et celles de la Lauch ; cette vue a été prise au moment où des obus éclataient près des réseaux de fils de fer.



Ramassé par nos brancardiers sur le champ de bataille, ce blessé allemand vient d'être transporté dans une de nos ambulances ; il est encore étendu sur la civière et déjà le médecin-major et l'aumônier militaire s'empressent autour de lui ; il sera transporté à l'hôpital et là il recevra les mêmes soins que nos blessés.

SUR LES PENTES DU LINGE



Derrière les sapins que la neige recouvre nos alpins ont creusé leurs tranchées ; le Lingekopf qu'ils ont conquis de haute lutte est une position trop importante pour qu'ils ne la conservent pas à tout prix ; de là ils dominent la vallée de la Fecht ; ils voient à leurs pieds Munster et au loin la plaine de Colmar.

D'UNE ANNÉE A L'AUTRE

= 1914-1915 =

L'EFFORT NATIONAL

Des écrivains militaires, et des plus sérieux, avaient déclaré avant 1914 que, dans la guerre future, les masses armées, concentrées au début des opérations, auraient à livrer de gigantesques combats ; que devant les effectifs mis en présence, devant les ressources accumulées de toutes sortes, devant les soutiens, etc., la lutte prendrait des proportions formidables ; les batailles devant durer plusieurs jours. (On citait Dresde 1813, Moukden 1905.) Par suite, les armées épuisées ne pourraient plus poursuivre la campagne. La guerre devait donc être de courte durée et la solution rapidement amenée.

Des politiciens très habiles, des diplomates, quand ils n'affirmaient pas la guerre impossible de nos jours, tout devant se régler par arbitrage entre nations, prononçaient de longs discours, dans lesquels ils démontraient que la future guerre, si elle arrivait jamais, étant la ruée d'une nation sur l'autre, toutes les forces vives du pays étant employées, toutes les énergies mises en action, serait forcément terminée en très peu de temps. La perturbation qu'un semblable fléau devait développer, suffisant fatalement à arrêter toute vie dans la nation, ne pouvait être de longue durée.

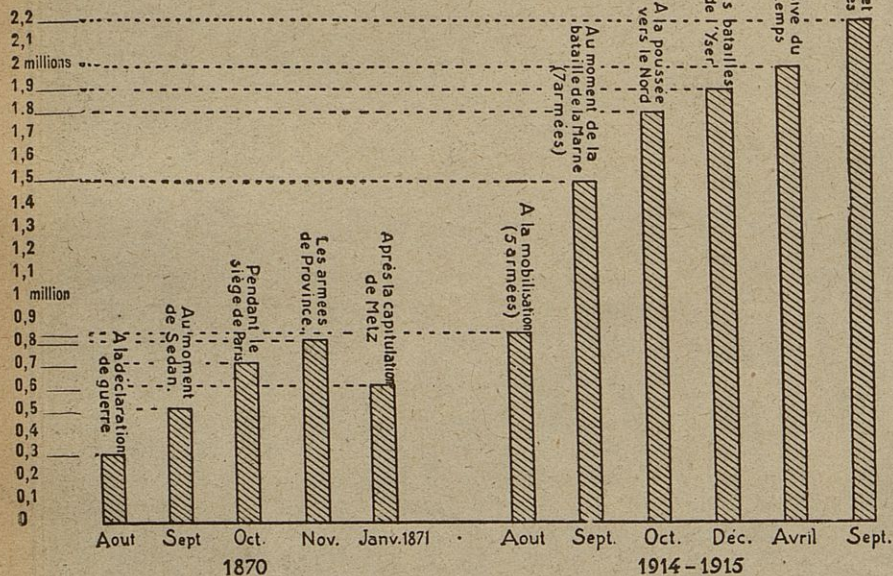


Tableau comparatif des effectifs mobilisés sur la ligne de combat

Et la guerre éclata dans l'été de 1914 !... Elle s'est développée terrible, monstrueuse, comme on l'avait prévue ; il y a eu des hécatombes sanglantes, des pertes formidables, des dépenses incroyables, et elle a duré tout 1914, tout 1915 et il est difficile d'en prévoir encore actuellement la fin...

Chaque nation a produit ses efforts. Les unes, préparées et outillées pour la guerre, ont développé de suite leurs moyens ; elles ont donné le maximum de rendement que pouvait donner le pays. Les autres, surprises par l'attaque, non prêtes, hélas, pour la lutte, ont dû, au cours de la guerre, se transformer et créer ce qu'on n'avait point prévu. D'un côté, le choc brutal avec toutes les ressources a amené fatalement la conquête des territoires, l'écrasement des petits peuples placés sur la route de la horde envahissante ; de l'autre, l'union sacrée formée devant le danger, parmi tous les désastres, a déterminé l'arrêt des troupes ennemies et a endigué le flot dévastateur. C'est 1914. C'est 1915. C'est le passé douloureux. Aujourd'hui se lève une aurore nouvelle qui doit être couronnée par le succès, pour ceux qui n'auront jamais désespéré, et chez qui le sentiment du devoir a guidé tous les actes, a soutenu tous les efforts. C'est 1916. C'est l'avenir lumineux.

L'EFFORT MILITAIRE

Au début de la campagne, la France ne pouvait compter que sur son armée du temps de paix dont les effectifs, heureusement augmentés par le vote de la loi de trois ans, la sauvèrent du désastre dans les premiers jours de tourmente.

La loi de mobilisation portait cette armée du temps de paix à l'effectif du temps de guerre par dédoublement des unités. C'est ainsi que 21 corps d'armée constitués à deux divisions furent mobilisés avec le secours des réserves, dès la déclaration de guerre. En admettant un chiffre moyen de 32.000 combattants par corps d'armée, on eut donc en première ligne, au début même, près de 700.000 hommes sous les armes qui furent groupés en cinq grosses unités, les cinq premières armées du début de la guerre.

Par la suite, les dédoublements des 21 corps d'armée, s'effectuant au moyen des réserves amenées, formèrent d'autres unités qui furent groupées en armées.

C'est ainsi qu'à la bataille de la Marne la France eut en ligne 7 armées (dont 2 en Alsace et Lorraine), la 6^e armée, général Maunoury et la 7^e armée, général Foch avaient été créées.

Après la Marne, au fur et à mesure du développement de la menace allemande qui se faisait sentir vers le Nord de la France, des unités nouvelles furent amenées sur l'Oise, sur la Somme, dans les Flandres ; elles nécessitaient encore la formation de nouvelles armées : la 8^e armée, la 9^e armée, général de Maudhuy, la 10^e armée, en Belgique, général d'Urbal.

On voit donc la progression constante du groupement en armées de nos effectifs.

Fin 1914, la France avait dix armées sur pied, chacune formée de plu-

sieurs corps d'armée (en général 3 corps, 4 corps, ou des effectifs équivalents) ; effectif moyen : environ 1.700.000 combattants.

En 1915, des unités nouvelles furent également créées et des groupements nouveaux constitués.

La France, économe de la vie de ses enfants, a su ménager ses ressources en hommes, sans les gaspiller dans des attaques à l'allemande où les hécatombes humaines ont été formidables. Nos dépôts ont actuellement de nombreux soldats, hommes valides, prêts à marcher, à renforcer la ligne du front, hommes convalescents se remettant de légères blessures, appelés, engagés s'instruisant, etc.

Si l'on additionne tous ces chiffres, on pourra se rendre compte de l'effort grandiose fait par le pays et envisager avec calme et confiance la lutte future.

N'oublions pas également notre marine, dont le rôle a pu paraître modeste, mais qui nous a rendu les plus signalés services. C'est elle qui nous a assuré la libre disposition et le transport de toutes nos troupes d'Afrique dès le début des hostilités ; c'est elle qui nous garantit la liberté de communication avec notre principale colonie, l'Algérie, d'où nous tirons des ressources de toutes sortes ; c'est elle qui nous a donné la facilité de circuler dans la Méditerranée en nous laissant la disposition de toutes communications.

Grâce à la marine, à la nôtre, à celle de nos puissants alliés les Anglais, nous avons pu aller chercher dans tous les pays du monde ce qui nous manquait pour faciliter notre essor industriel et notre effort militaire. Grâce à la suprématie, à l'omnipotence de cette marine, nous avons pu faire venir d'Amérique les innombrables machines qui servent actuellement à l'essor industriel de notre pays. C'est elle qui nous permet de lancer en Orient ce corps expéditionnaire qui va peut-être changer la face des choses dans les Balkans. C'est enfin cette marine qui, nous rendant maîtres absolus sur l'élément liquide, force les puissances neutres hésitantes à venir à composition devant toutes nos demandes.

N'oublions jamais surtout que, grâce à nos vaisseaux armés et à ceux de l'Angleterre, nous avons encerclé l'ennemi ; nous l'avons forcé à se terrer sur son sol et de là seulement il peut puiser les dernières ressources pour la formidable lutte entreprise pour l'équilibre du monde qu'il voulait modifier à son profit.

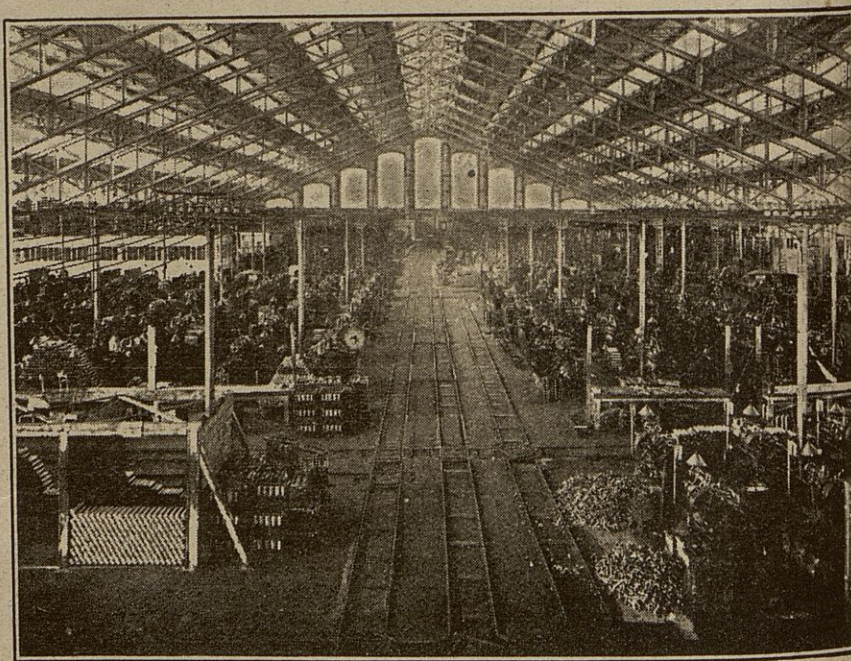
L'EFFORT INDUSTRIEL

La déclaration de guerre en août 1914 avait surpris la France.

Le commerce, l'industrie française étaient florissants, mais tous dirigés vers le plus grand bien-être du pays, vers la production intense qui doit amener la richesse. Quant à la possibilité d'aiguiller l'industrie vers les besoins de la défense nationale il n'y fallait pas songer, personne du reste ne pensant à la guerre pour le moment.

L'armée était belle, bonne ; l'armement, de date récente, répondait aux besoins de l'époque, les arsenaux pourvus et les magasins de l'entendance soigneusement approvisionnés. La question des munitions restait peut-être délicate, car on ne prévoyait pas pour la guerre future, si jamais elle devait arriver, une consommation très grande par suite de l'emploi des armes et des canons à tir rapide, mais on avait amassé des réserves qu'on croyait plus que suffisantes. Les arsenaux de l'Etat donnaient quotidiennement près de 20.000 projectiles de 75 ! pour ne parler que du canon de campagne ; c'était bien suffisant, semblait-il... ; qu'aurait-on fait de toutes les réserves ?

Le réveil fut dur, il fut même terrible. A la première rencontre et au premier choc des armées on s'aperçut que pour répondre au feu de l'adversaire et



UNE USINE DE LA DÉFENSE NATIONALE — ASPECT DE L'ALLÉE CENTRALE

conserver l'égalité dans le combat on devait consommer une quantité prodigieuse de munitions. La bataille de la Marne nous donna une idée de ce qu'on allait brûler de cartouches et de ce qu'on devait tirer de coups de canon pour répondre à un adversaire qui, lui, à profusion, lançait des nappes de projectiles sur la zone de combat et inondait de fer le terrain d'action avant de produire l'offensive.

Alors on se mit à l'œuvre, et la nation, avec grand courage, entreprit cette lourde tâche d'approvisionner les armées au combat.

L'industrie française n'était cependant pas préparée à ce genre de travail, les maisons de commerce et les sociétés industrielles peu outillées pour fournir aux besoins de guerre. L'Etat fit appel à l'industrie privée qui s'organisa ; et cette organisation commencée sous le bruit des canons et devant l'envahissement du territoire mérite d'être signalée comme la plus belle, la plus splendide manifestation de l'énergie française.

Chaque société industrielle, au début, voulut avoir sa part dans la constitution des lots des munitions à créer pour les besoins du pays ; chaque usine produisit selon ses moyens et ses ressources. Les unes déjà outillées purent de suite se mettre à l'ouvrage, d'autres se créèrent pour ces besoins nouveaux.

Le généralissime avait demandé un nombre de projectiles pour les besoins de l'armée, à fournir quotidiennement ; dès 1914 on se mit à même de répondre à la demande du chef chargé de défendre la patrie ; dix mois à peine après, en juin 1915, le chiffre fixé était atteint. Aujourd'hui, à la fin de l'année 1915, il est doublé.

On vit alors se produire des exemples d'énergie et de volonté extraordinaires chez les industriels de cette nation renommée pour sa légèreté et son inconstance dans ses idées.

C'est ainsi qu'une société, pour ne citer qu'un exemple, n'hésita pas à créer entièrement une annexe consacrée exclusivement à l'usinage des produits de guerre. Dans une de nos grandes villes, sur l'emplacement d'une exposition qui venait d'avoir lieu, on vit dès les premiers jours de mars 1915 surgir une usine monstre.

Les machines-outils manquaient, on les commanda en Amérique ; le personnel n'existait pas, on enrôla des civils, des mobilisés donnés par l'Etat, des femmes de toutes professions.

Le grand hall central, vide en 1914, fut transformé en atelier au printemps 1915 et le premier obus fut obtenu dès le mois de mars.

Le marché avec l'Etat avait été passé pour la production de 1.200.000 obus de 75 mm et de 1.200.000 fusées. Ce marché est terminé, les projectiles livrés, et d'autres marchés sont passés.

L'usine qui consomme 25.000 kw. avec ses 1.336 machines, ses 828 moteurs, fournit journellement 15.000 obus, 10.000 fusées ; elle emploie plus de 6.000 ouvriers dont 1.884 femmes qui se sont mises au travail nouveau pour elles (beaucoup d'entre elles sont des domestiques, bonnes, modistes, fleuristes) et qui conduisent elles-mêmes des tours automatiques.

La bonne volonté, le courage, l'activité de chacun a décuplé le rendement attendu, et de tous les coins de France la production s'annonce comme dépassant toutes les prévisions.

D'autre part la réfection de notre matériel de guerre et la fabrication du matériel lourd, qui manquait au début des opérations ont été poussées dans nos arsenaux. Le généralissime, dans son ordre du jour avant l'offensive de la bataille de Cambrai, a pu annoncer aux troupes « qu'elles étaient pourvues d'un matériel puissant en artillerie, comme jamais aucune troupe n'avait été dotée ; que les pièces d'artillerie de tout calibre, admirablement approvisionnées s'élevaient sur tout le front pour l'attaque projetée ». C'est la reconnaissance officielle donnée à l'effort industriel, auquel toute la France s'était consacrée. L'avenir sur ce point



L'effort industriel de la France

spécial et si important s'ouvre avec une clarté brillante qui peut donner toutes les espérances.

L'EFFORT FINANCIER

Et que dire maintenant de l'effort financier produit par la France depuis le début de la guerre ? A juste titre on a souvent dénommé la France le banquier de l'Europe, et le bas de laine français est proverbial, mais pour bien saisir l'immense effort effectué par notre pays, mettons-nous tout d'abord en face des réalités dont les chiffres expriment en langage un peu brutal les vraies situations.

Au mois de novembre dernier les dettes de guerre pouvaient s'évaluer comme il suit :

Grande-Bretagne.....	30.815.000.000
France	20.642.000.000
Russie	18.620.000.000
Italie	3.216.000.000
Allemagne	36.000.000.000
Autriche-Hongrie	18.811.000.000

Pour faire face à toutes ces dépenses jusqu'à la fin de l'année 1915, le gouvernement français n'a eu recours qu'aux émissions des Bons de la Défense Nationale et des Obligations.

Le produit net de ces souscriptions dès le début de la guerre, 1^{er} août 1914 au 31 octobre 1915, a été d'environ :

Bons de la Défense Nationale.....	8.310.588.000
Obligations de la Défense Nationale.....	2.388.178.000

soit donc plus de dix milliards souscrits en quinze mois !... le double de la dette de 1870 !...

Le ministre des finances déclarait dernièrement que dans le dernier mois de l'exercice la France avait versé dans les caisses de l'Etat plus d'un milliard !

Enfin pour permettre la continuation de la guerre « jusqu'au bout », le gouvernement français a procédé à l'émission d'un emprunt national du type 5 % amortissable.

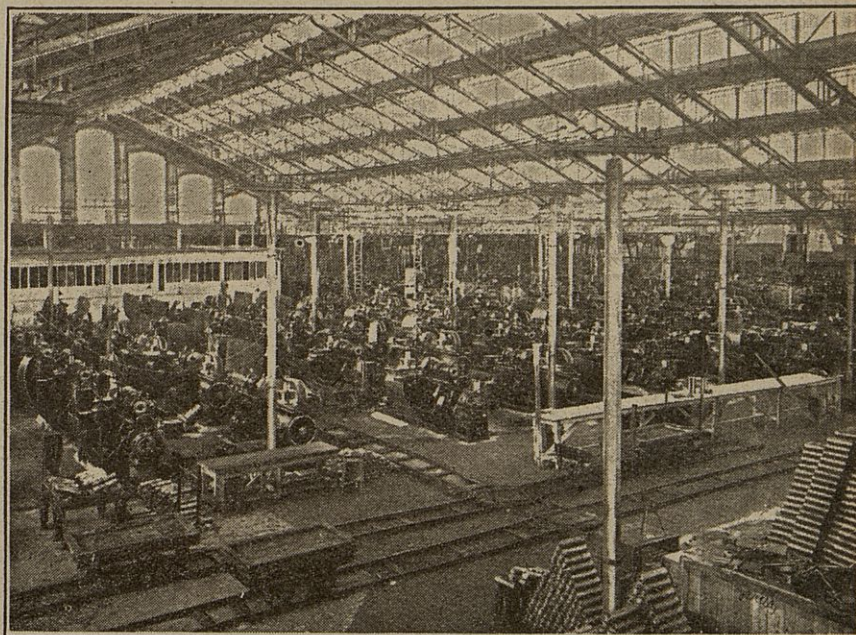
On a intitulé, à juste titre, cet emprunt : « l'Emprunt de la Victoire ». C'est lui qui doit nous permettre d'arriver jusqu'à l'échéance, échéance prochaine où l'ennemi épuisé et usé financièrement ne pourra plus poursuivre la lutte.

Cet emprunt national vient d'avoir un brillant succès. De toutes parts en France on a souscrit à l'émission. Les gros financiers, la haute bourgeoisie, se sont empressés d'acquiescer des titres à des conditions vraiment très avan-

tageuses, mais le peuple, le paysan, le soldat ont participé grandement à l'effort en venant apporter leurs souscriptions qui se comptent par centaines de mille ; et l'étranger, qui lui n'a point comme mobile la fibre patriotique, a coopéré au succès ; c'est alors qu'il croit, lui aussi, dans l'emprunt de la victoire, pour la victoire, au succès final.

HAUT LES CŒURS !

Et maintenant concluons. En cette fin d'année 1915, après 17 mois de guerre, alors que les armées de l'empereur d'Allemagne ou de celles qui lui obéissent comme de simples vassaux, occupent toute la Belgique, toute la Serbie, une partie de la France, une autre partie de la Russie, et où les soldats de Mackensen qui ont donné à leur armée d'Orient le nom d'Armée d'Égypte,



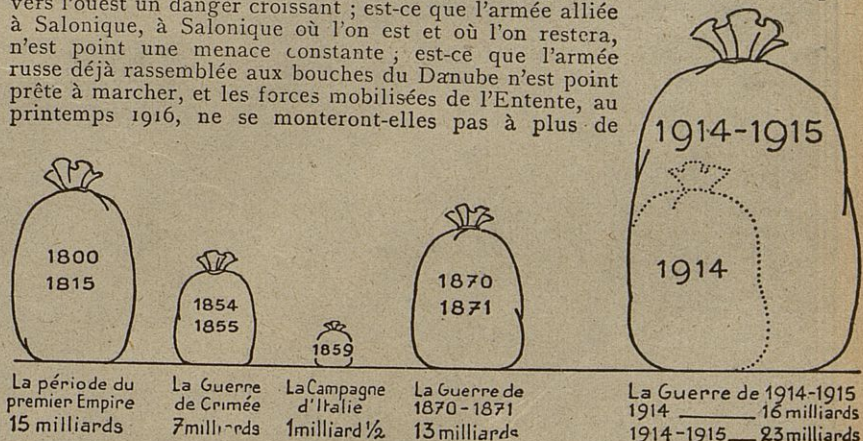
UNE USINE DE LA DÉFENSE NATIONALE — SECTION DES TOURS POTTERS

et qui marchent à travers la Bulgarie vers la Thrace, peut-être vers Constantinople pour réaliser le plus grand rêve de la plus grande Allemagne, en ce moment tragique, à cette époque troublante, où sont agitées les destinées du monde entier, voyons venir avec calme, courage, fermeté, l'année nouvelle, l'année 1916.

L'effort qu'a fait la France, que ses alliés fidèles, l'Angleterre, la Russie, l'Italie sont en train de faire, va produire son effet. Par un pacte solennel, les puissances de l'Entente se sont engagées à n'agir qu'en communauté d'idées pour le résultat final de la victoire commune. Ces efforts vont porter leur fruit. Lord Kitchener ne disait-il pas tout récemment : « L'Angleterre, au printemps 1916, aura quatre millions d'hommes sous les armes, et nous aurons pu armer cinq millions de soldats russes » ?

L'Italie n'a-t-elle pas intactes encore ses puissantes réserves d'hommes, et la France, qui a jusqu'ici fait le plus gros effort, n'est-elle pas prête encore à agir ?...

Si les apparences du moment présent semblent faire pencher la balance vers les impériaux allemands, ne voit-on pas qu'eux ont produit l'effort maximum ? Mieux outillés que nous, mieux organisés, mieux préparés surtout à la lutte prévue, ils nous ont devancés dans l'attaque ; mais ils sont arrivés au sommet de la courbe qui indique chez eux la production des efforts. Ils sont épuisés en effectifs et on ne refait pas des effectifs comme on crée des canons et des engins de guerre ; ils sont épuisés en finance : leur mark tombe tous les jours de valeur ; c'est la faillite inévitable. Ils s'épuisent encore par l'étendue de leur conquête, par l'allongement de leur front sur tous les pays. Qu'attendent-ils de leur manœuvre d'Orient ? Est-ce que l'armée serbe, non détruite, mais reconstituée au printemps, avec l'appui de l'Italie, ne sera pas vers l'ouest un danger croissant ; est-ce que l'armée alliée à Salonique, à Salonique où l'on est et où l'on restera, n'est point une menace constante ; est-ce que l'armée russe déjà rassemblée aux bouches du Danube n'est point prête à marcher, et les forces mobilisées de l'Entente, au printemps 1916, ne se monteront-elles pas à plus de



Ce qu'ont coûté les guerres depuis un siècle à la France

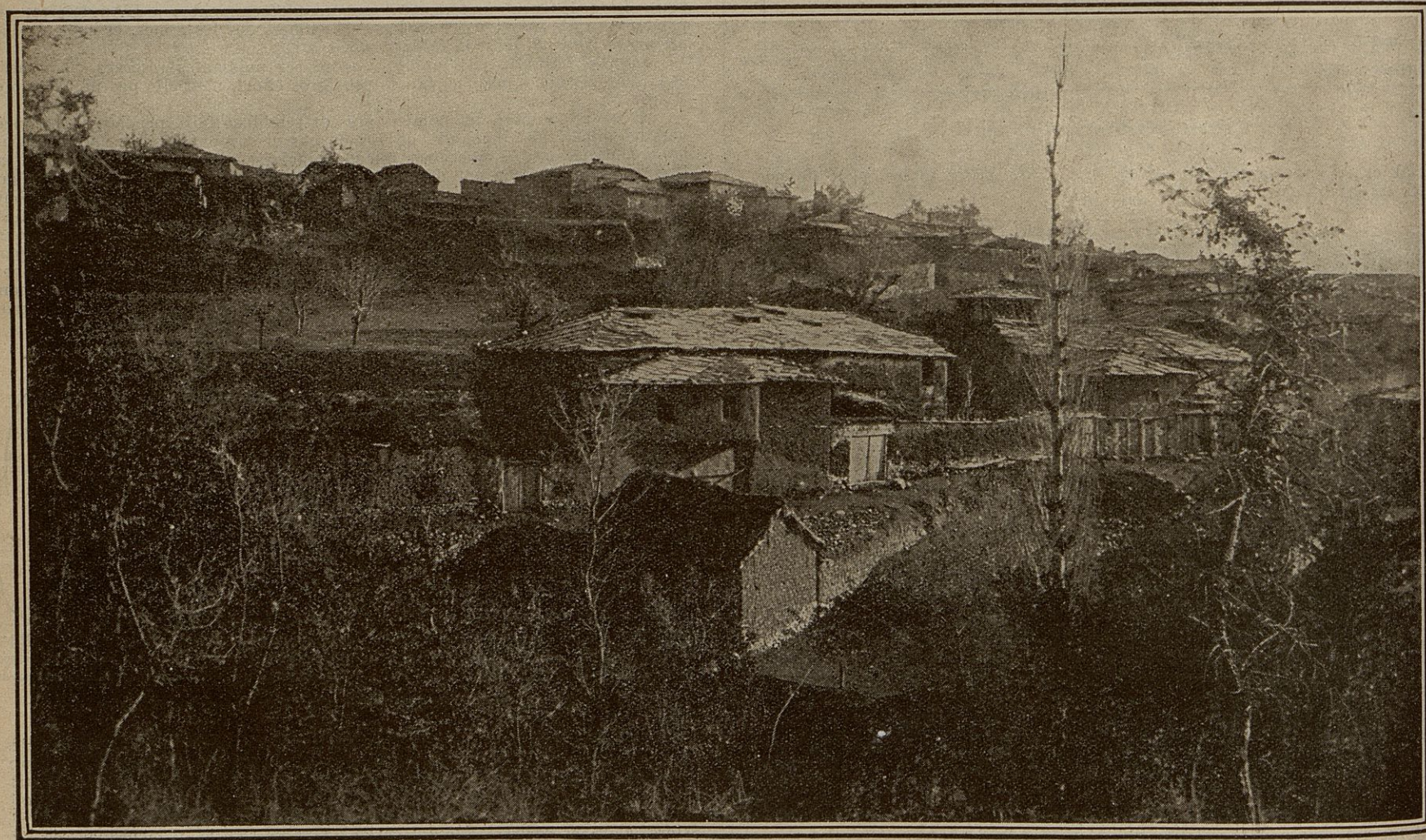
dix-huit millions de soldats équipés et armés ? Est-ce que la marine des alliés ne tient pas toutes les mers, toutes, étranglant les empires centraux et les forçant à demander grâce ? Est-ce que l'Allemagne, est-ce que l'Autriche n'entendent pas journellement les plaintes, les cris du peuple qui réclame le pain quotidien pour les vieillards, les femmes et les enfants ? Alors, haut les cœurs ! Sursum corda ! Que ce soit la clameur poussée par toute la nation, par tous les alliés. Que 1916 voie enfin se terminer cette monstrueuse guerre et que la paix par la victoire couronne les efforts de tous les peuples épris de l'idéal de justice et de liberté.

C^t BOUVIER DE LAMOTTE
Breveté d'Etat-Major

EN MACÉDOINE SERBE

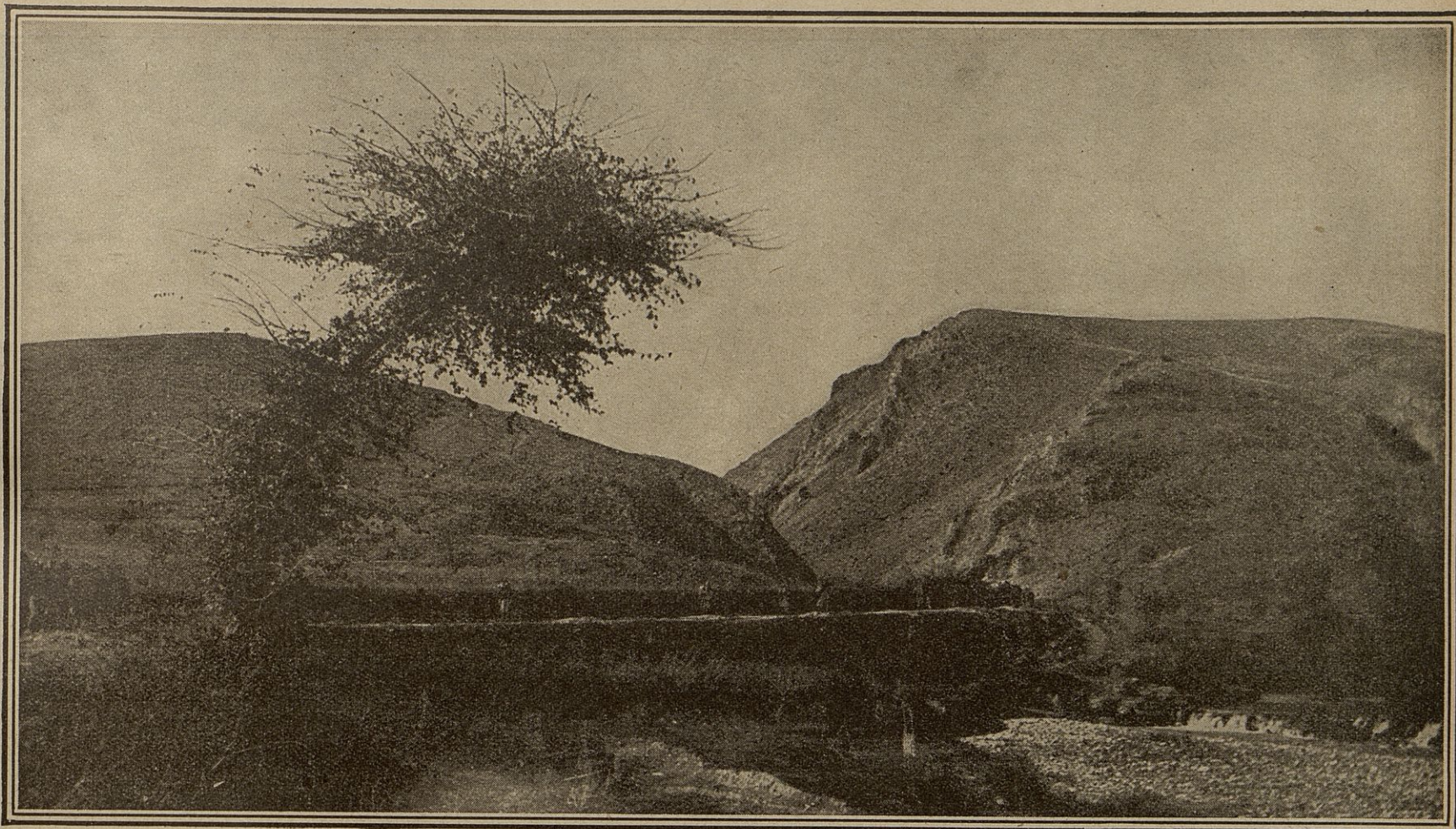


Negotin est une petite ville de la Macédoine serbe, située à proximité de la ligne de Salonique à Uskub ; nos troupes qui se dirigeaient vers Vélès la traversèrent, mais n'allèrent pas beaucoup plus loin ; nos soldats y virent les ruines faites par la guerre balkanique, au-dessus desquelles s'élève la tour fine et pointue d'un minaret tout blanc.

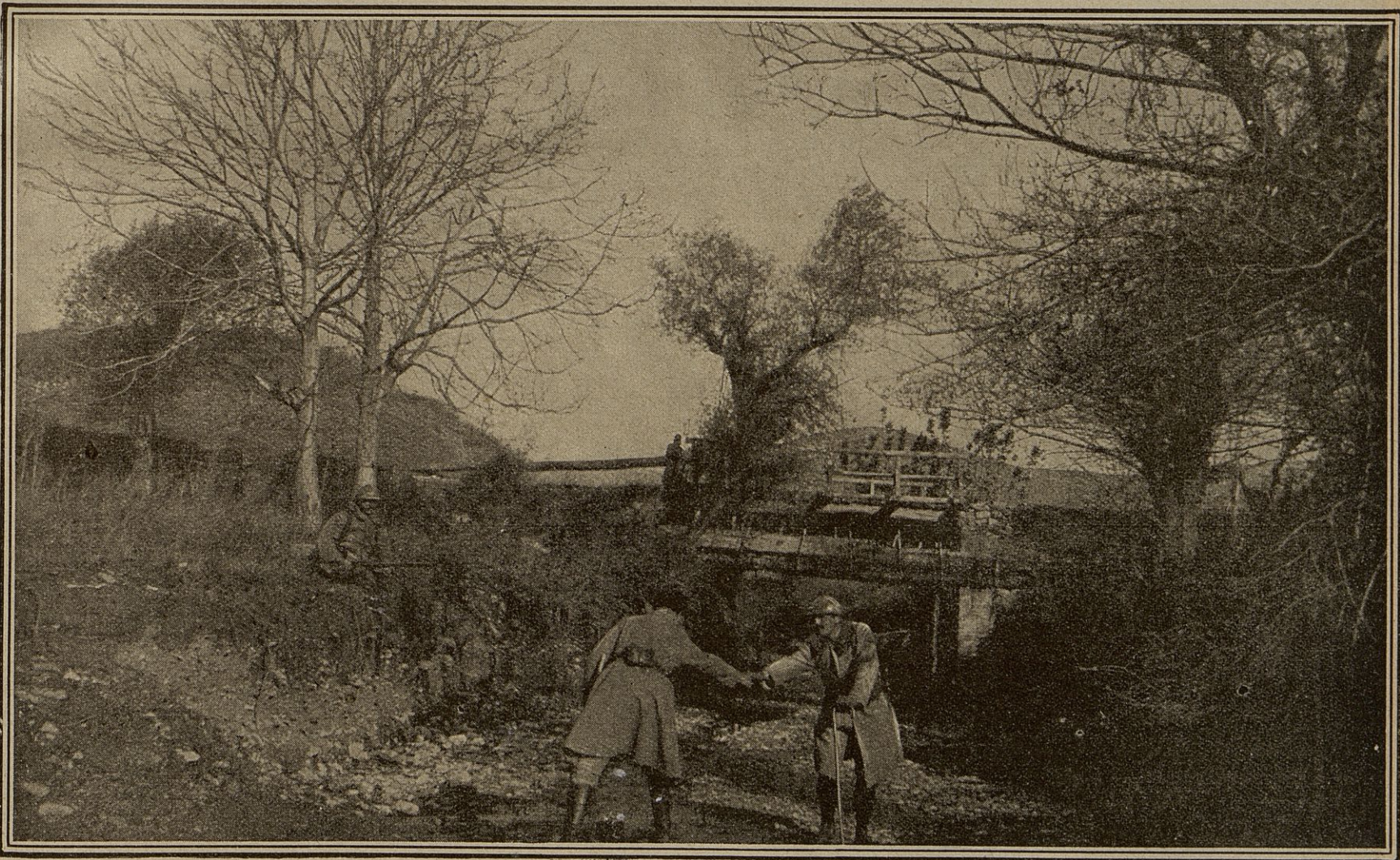


Le village de Debrichta, dont on voit ici les maisons s'agrippant aux flancs du coteau qui domine la vallée de la Radjec, fut le point extrême qu'atteignit l'aile gauche de notre corps expéditionnaire dans sa marche au secours des Serbes ; à quelques kilomètres au nord se trouve le monastère d'Arkangel, position brillamment enlevée par nos troupes.

NOS TROUPES EN SERBIE

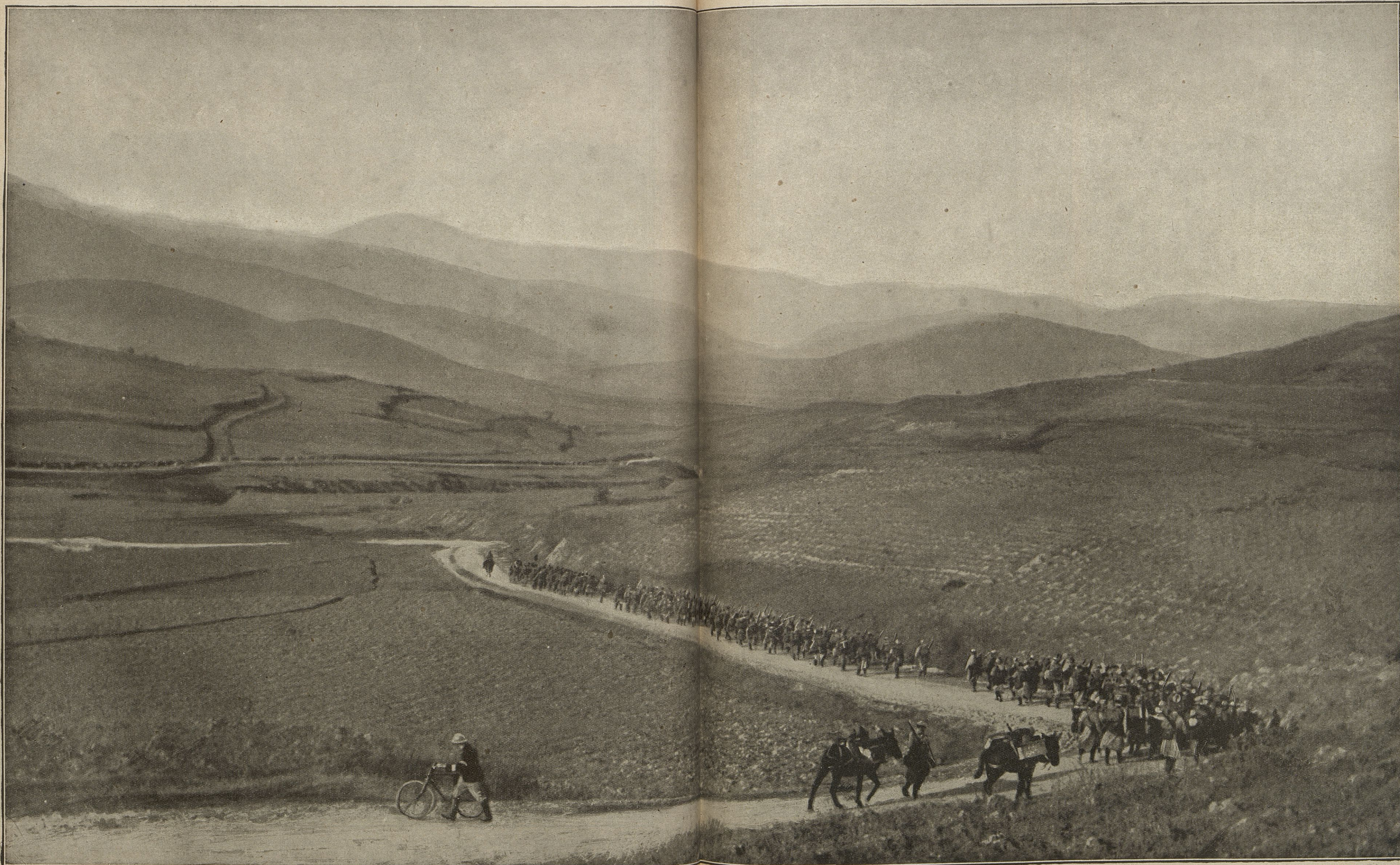


Dans la pointe que notre corps expéditionnaire de Salonique fit en Serbie, ce fut le ... bataillon de chasseurs à pied qui poussa le plus loin ; on voit ici sa colonne s'engageant dans les gorges de la Radjec pour aller donner la main aux Serbes qui combattaient alors dans le défilé de Babouna ; le bataillon dut revenir sur ses pas, les Serbes ayant battu en retraite.



Cette photographie a été prise sur les bords de la Radjec lorsque nos chasseurs à pied s'avançaient vers Prilep. Un pont détruit pendant la guerre balkanique de 1912 et réparé par des moyens de fortune n'a pas inspiré confiance à l'officier qui a traversé la rivière à gué ; un de ses hommes lui tend la main pour franchir un endroit plus difficile.

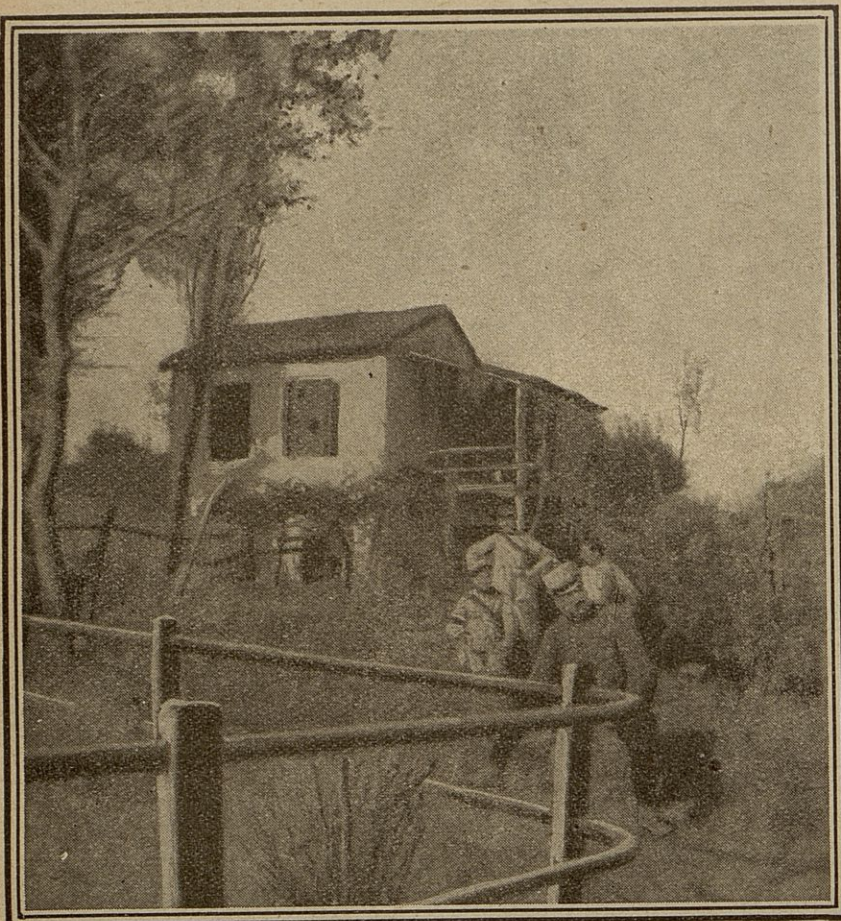
NOS TROUPES SE REPLIENT SUR LE CAMP RETRANCHÉ DE SALONIQUE



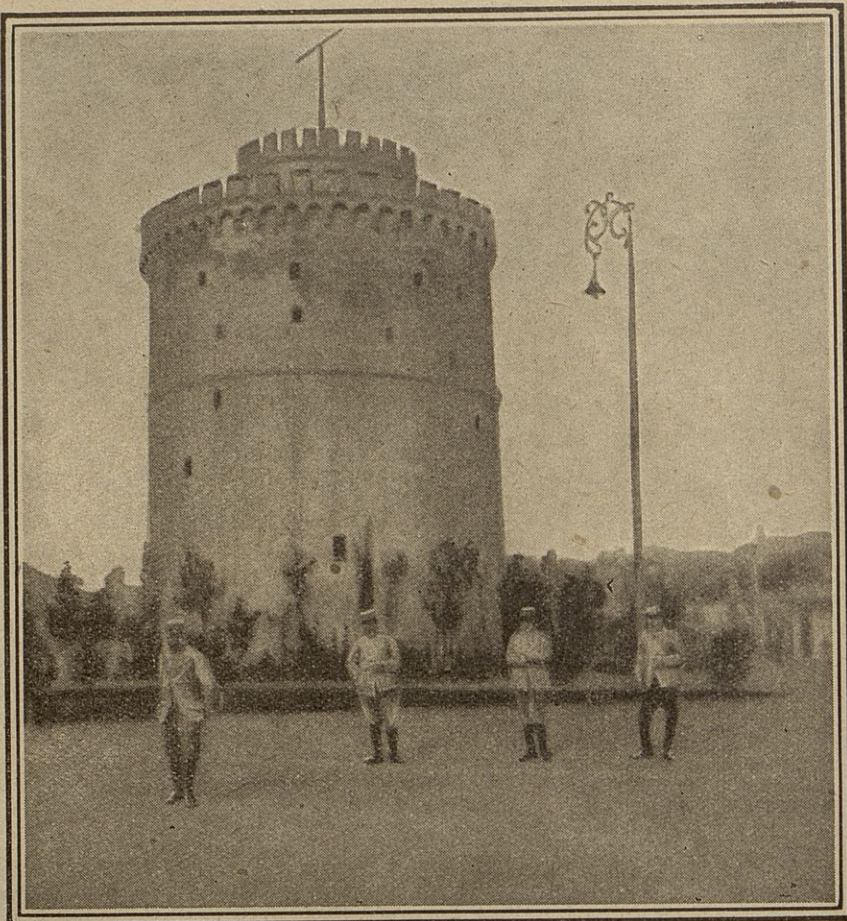
(Phot. Marcel Meyss.)

La retraite du corps expéditionnaire qui s'était avancé en Serbie s'est accomplie avec un succès qui a fait le plus grand honneur au commandant en chef, le général Sarrail. Tout le matériel fut d'abord ramené vers Salonique ; puis les troupes se replièrent dans un ordre parfait. Cette photographie, prise dans la région de Kavadar, constitue un témoignage certain.

NOS TROUPES EN SERBIE



Sur les confins de la Grèce et de la Macédoine serbe des soldats français ont été cantonnés pendant quelque temps dans cette ferme dont l'architecture rappelle les « mas » de notre Provence.

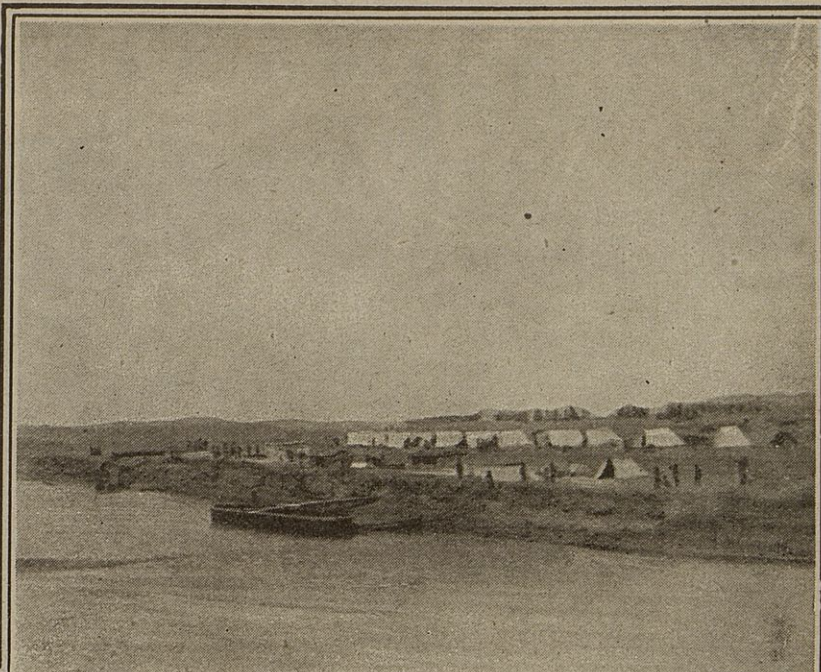
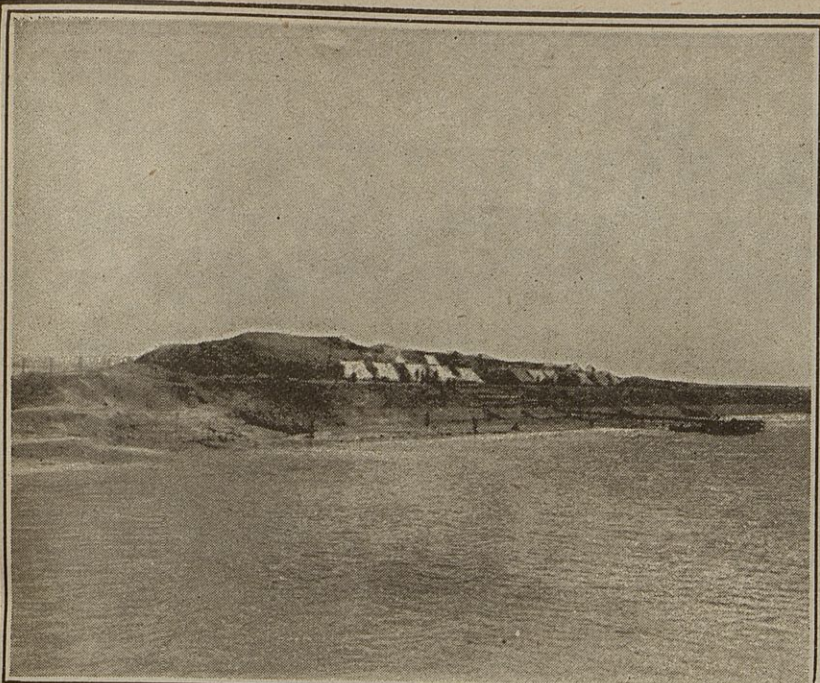


Des antiques remparts de Salonique il ne subsiste le long de la mer que la Tour Blanche ; c'est la promenade favorite de nos soldats avant leur départ pour le front du camp retranché.

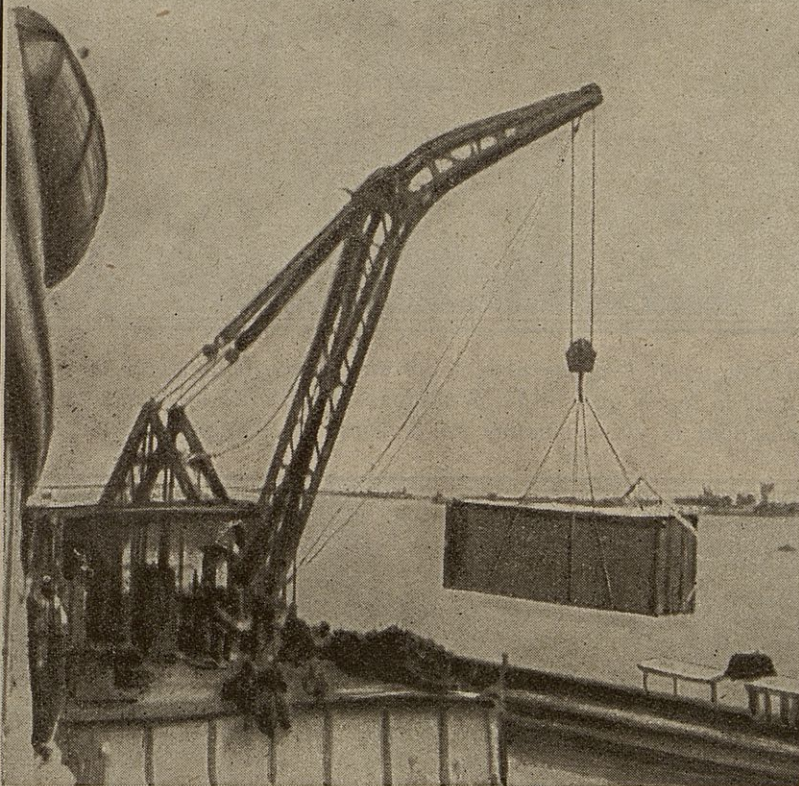


Cette pauvre femme serbe qui part seule, son mari ayant été tué et sa chaumière incendiée par les Bulgares, n'est-elle pas l'image angoissante de la Serbie fuyant sur les routes de l'exil devant la ruée des Barbares ! L'héroïsme et les malheurs de ce peuple si vaillant ont soulevé dans le monde entier l'admiration et la pitié.

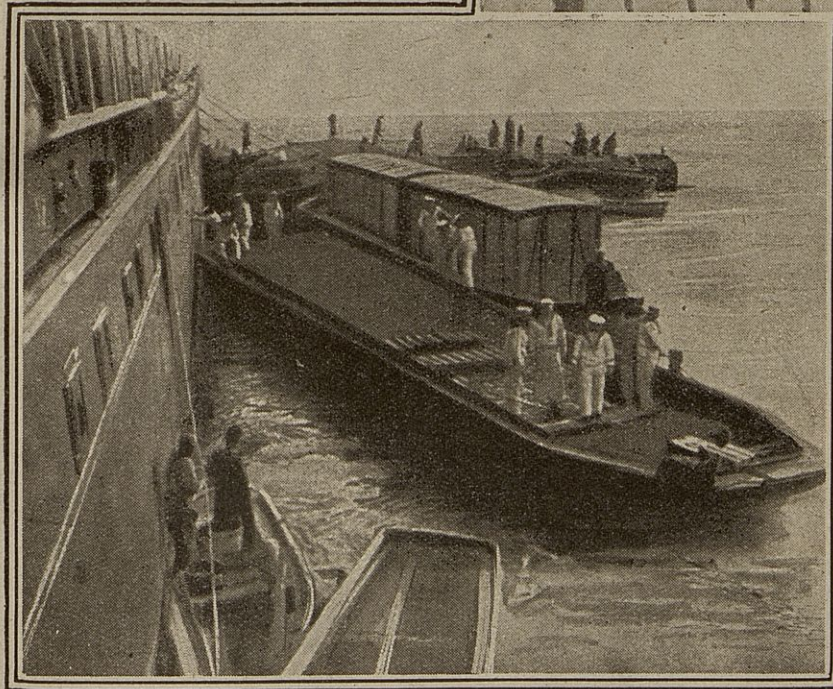
LA PROTECTION DU CANAL DE SUEZ



Les Allemands ont fait annoncer par toutes les trompettes de l'agence Wolff et des journaux à leur dévotion qu'ils préparaient, de concert avec les Turcs, une grande expédition pour envahir l'Egypte et les Indes ; leur but serait d'occuper le canal de Suez et d'intercepter ainsi la grande voie maritime qui fait communiquer la Méditerranée et l'océan Indien. Ce serait un coup sensible porté à l'Angleterre et à la France aussi, les communications avec l'Extrême Orient devenant plus difficiles et plus longues. Que cette expédition ait lieu ou que son annonce ne soit qu'un bluff nouveau pour faire patienter l'opinion publique en Allemagne, l'Angleterre a pris toutes les mesures nécessaires pour riposter à l'attaque turco-allemande.



Depuis la tentative turque contre le canal de Suez qui échoua lamentablement, les Anglais se sont préoccupés de mettre en état de défense cette route maritime qui n'a pas moins de 164 kilomètres de longueur. Des travaux considérables ont été exécutés notamment sur la rive d'Asie ; des tranchées ont été creusées, des retranchements ont été élevés, des camps fortifiés ont été préparés pour recevoir les nombreuses troupes expédiées d'Europe, des Indes et d'Australie. Nous donnons, en haut de la page, les photographies de deux fortins élevés sur la rive orientale du canal, entre les lacs et Tewfik, qui est la tête du canal sur la mer Rouge. La photographie du milieu représente le débarquement d'un hydroplane destiné à l'armée britannique.



Un transport débarque à Port-Saïd du matériel pour les bâtiments de guerre ; des caisses contenant des hydroplanes, des cartouches, des obus sont placées sur les allèges qui les transportent à bord des navires de l'escadre.

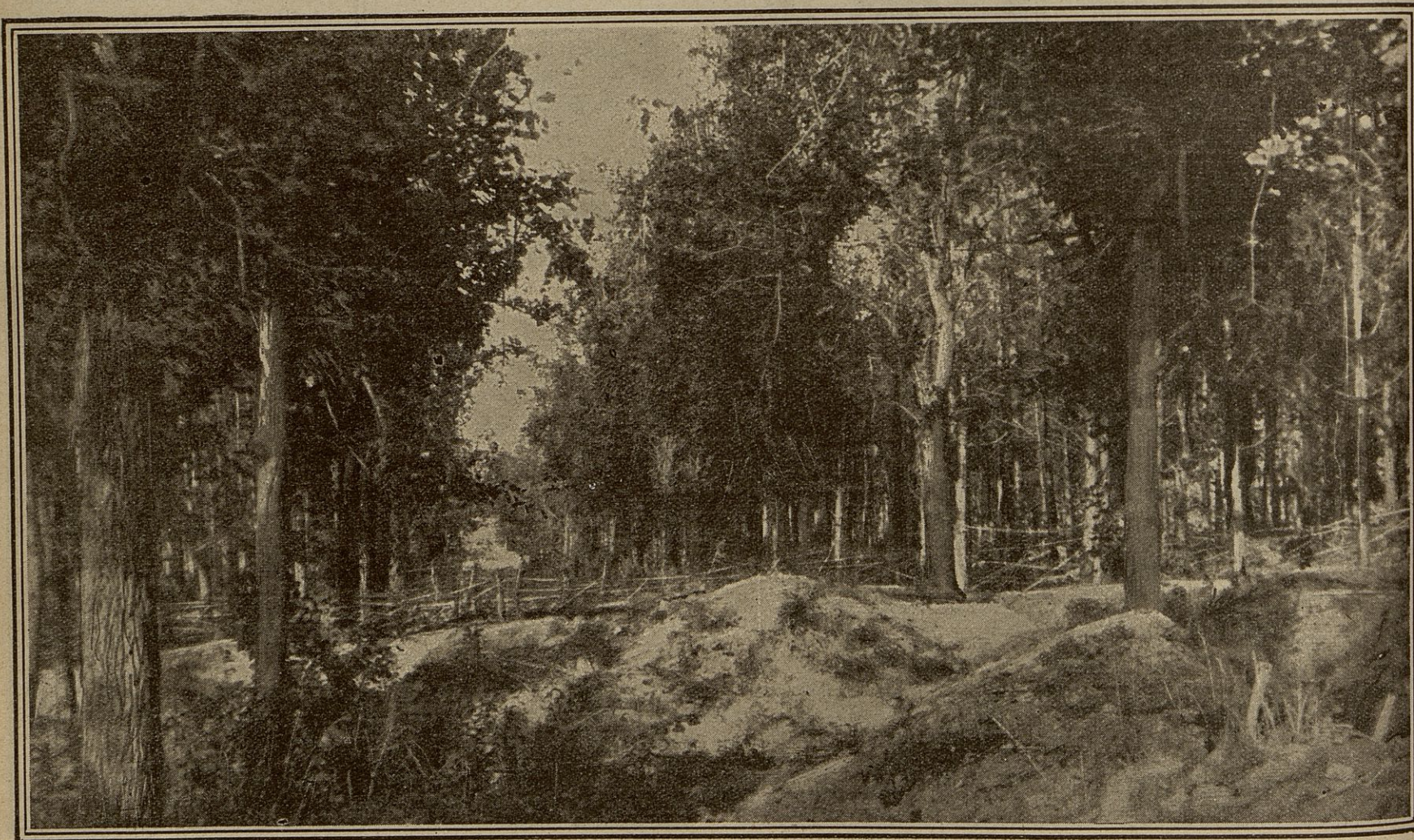


Voici certainement l'une des dernières photographies de la « Ville-de-la-Ciotat », le paquebot français coulé par un sous-marin ; elle a été prise au moment où le paquebot traversait le canal de Suez.

EN CHAMPAGNE



La ferme des Marquises ! Ce nom évoquerait l'époque charmante du dix-huitième siècle où l'on faisait « la guerre en dentelles » ; aujourd'hui il n'y a plus que le toit de la ferme qui soit en dentelles ; la brutalité du canon allemand a tout transformé ainsi ; et ces ruines jalonnent la voie romaine qui traverse la Champagne au nord de Sillery.



A la suite de notre victoire de Champagne les Allemands ont essayé d'une offensive entre Prosnes et Prunay ; ils se sont heurtés à la vaillance de nos troupes et ont encaissé un nouvel échec ; le bois des que nos soldats ont ainsi baptisé, fut le théâtre d'une sanglante rencontre ; on aperçoit à travers les arbres les défenses de fils de fer barbelés.

SERVICE DU PRINCE

PAR
PIERRE VILLETARD

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE DEUXIÈME

LES FUGITIFS

La forêt s'éveille ; une pluie légère tinte sur les feuilles rousses ; dans le taillis grelottant, les oiseaux gazouillent. C'est un concert mystérieux qui salue avec bonheur le jour renaissant. Dans un ravin, deux hommes sont couchés. Sont-ils morts, dorment-ils, nul ne pourrait le dire ? Leurs visages sont blêmes, leurs vêtements souillés de terre ont pris la teinte fangeuse du fossé... Quel drame obscur les a jetés là ?

Soudain, un bras s'étire, une tête se redresse. L'un des faux morts, d'un geste familier, fait craquer ses os :

— Sale temps ! bougonne-t-il.

D'une main, il touche l'épaule de son camarade :

— Une tablette, mon petit Chavanne... Je crève de faim.

L'autre, à son tour, ouvre des yeux vagues, un peu éfarés. Puis la conscience lui revient, il murmure :

— Tiens, nous sommes là... Je me croyais encore dans leur sale cahute.

— Le chocolat, réitère Jacquemin.

— Voici, dit Chavanne, en tirant de sa poche une tablette vêtue de papier d'argent. Mais je te préviens, mon cher, qu'il n'y en a plus que six. Après quoi...

— Après, dit Jacquemin philosophe, nous tâcherons de prendre au piège le gibier du bois... Mais d'ici là...

Et il ajoute, ses yeux plantés dans ceux de Chavanne :

— Ce ne serait pas la peine, mon petit, d'avoir machiné la plus belle évasion qui soit pour mourir d'inanition au coin d'une forêt.

L'ingénieur ne répondit pas. Il songeait aux multiples événements qui s'étaient déroulés en moins de deux jours. C'était d'abord la descente du biplan dans la clairière, puis, dès l'atterrissage, un poste accourant, baïonnette au canon et les entourant... Du moins avaient-ils eu le temps de brûler leur appareil. L'avion glorieux n'était pas tombé au pouvoir des Boches. La fureur du rittmeister devant lequel ils comparurent leur prouva, tout de suite, que le bombardement d'Hampteau avait dû être efficace...

— Vous vous êtes mis « hors la loi », affirma cet homme qui bégayait de rage...

Et, comme Jacquemin, ironique, réfutait cette assertion un peu fantaisiste :

— Le prince jugera, dit le rittmeister en grinçant des dents.

— Le prince ? interrogea l'historien surpris.

— Oui, monsieur, le prince d'Eupen, gouverneur de cette province, repartit l'officier... Et je vous préviens qu'il n'est pas tendre.

Chavanne et Jacquemin échangèrent un regard. Jetés dans une mesure à quelques pas du lieu de leur « crime » — c'était l'expression dont usait le rittmeister pour qualifier le bombardement — ils eurent vite fait de prendre une décision. Mieux valait tout risquer plutôt que de tomber au pouvoir de leur ennemi. Ils tenteraient de fuir... Si la chance les favorisait, ils pourraient, en se cachant le jour et en marchant la nuit, gagner la frontière hollandaise par petites étapes...

À six heures, comme leur gardien, un vieux du landsturm leur apportait une miche innommable, Jacquemin, d'un coup de poing sur la nuque, l'avait assommé. L'homme était tombé comme une masse sans pousser un cri... Restait l'autre, le factionnaire qui passait et repassait, l'arme sur l'épaule, devant la cahute. Il ne fallait pas lui laisser le temps de la réflexion. Jacquemin, brusquement, repoussa du pied la porte entr'ouverte. Chavanne le suivit. Ils étaient dehors. Le factionnaire accomplissant sa ronde se présentait de dos. Au bruit de la porte, il ne se retourna pas croyant, sans doute, que le gardien sortait de la mesure et les deux aviateurs s'élancèrent en courant dans une petite ruelle. Heureusement, elle était déserte. À la faveur de la nuit, ils traversèrent hâtivement un bout de village. Mais, à peine avaient-ils fait cent mètres qu'un coup de sifflet, derrière eux, annonça que leur évasion était découverte. Encore quelques pas et ce serait la rase campagne, puis la forêt, un

abri éphémère, sans doute, mais où, du moins, ils pourraient se terrer pendant quelques heures. Or, brusquement, comme ils se croyaient en sûreté, un casque à pointe surgit devant eux. Il y avait une seconde ligne de sentinelles... L'homme, déjà, croissait la baïonnette, mais Jacquemin, au risque de s'embrocher, s'aplatit subitement et, d'un élan furieux, lui envoya la tête dans le ventre... L'autre, qui ne s'attendait pas à cette attaque, s'écroula en poussant un formidable juron, tandis que les jeunes gens reprenaient leur course. Devant eux, maintenant, s'étendait la plaine.

— Hardi, mon petit Chavanne, balbutia la voix haletante de Jacquemin... Une fois dans le bois, nous donnerons à ces gaillards du fil à retordre... Mais, en pleins champs, ils nous tireraient comme des lapereaux.

Ils coururent ainsi plus de vingt minutes, sautant les mottes, les sillons dans une galopade effrénée. Puis Chavanne porta la main à sa poitrine :

— Je n'en puis plus... Autant mourir là...

Jacquemin, rudement, lui empoigna le bras :

— Je t'ordonne de me suivre.

Enfin, ils atteignirent la lisière du bois, s'effondrèrent, harassés, sur une litère de mousse et de feuilles. Autour d'eux, pas un bruit, sinon la plainte sèche du vent qui agitait les branches dépouillées. Le lendemain, des patrouilles avaient battu toute la forêt. Cachés dans un ravin, les jeunes aviateurs épiaient leurs ennemis, prêts à vendre chèrement leur vie s'il le fallait... La nuit suivante, ils avaient commencé de marcher vers le nord... Mais, à mesure que les heures s'écoulaient, leur faim devenait plus impérieuse et plus angoissante. Ils y songeaient, tous deux, en achevant de croquer leurs maigres tablettes, tandis qu'une pluie serrée et fine enveloppait le bois de son murmure mélancolique.

— Marchons toujours, mon petit Chavanne, proposa Jacquemin. Cela nous réchauffera... Mais auparavant...

Il avait tiré de sa poche une boussole qu'il examina :

— Le Nord est là, dit-il... Suivons ce fossé... De temps en temps nous prêterons l'oreille.

Ils se mirent en route. Le fossé qu'ils suivaient était bordé de ronces. Tous les quarts d'heure, selon la recommandation de Jacquemin, ils s'arrêtaient et écoutaient. Mais ils n'entendaient que le chant de la pluie. Une fois, cependant, il leur sembla que, dans le buisson, ils percevaient un glissement étangé, quelque chose comme le bruit que ferait un corps en se traînant sur les feuilles mortes... Tous deux, attentivement, scrutèrent le fourré :

— Un gros gibier, sans doute, dit Jacquemin en haussant les épaules. Si les Boches nous avaient découverts, ils n'y mettraient pas tant de discrétion.

Cette simple affirmation convainquit Chavanne. Peu à peu les bords du fossé s'étaient abaissés. Il fal-

rendre compte, ce village doit être Noisieux. Je ne crois pas qu'il soit occupé. En tout cas, il serait peu prudent de l'aborder de front... Tâchons de découvrir une ferme isolée. Il doit y en avoir dans ce pays-ci.

Lentement, après avoir observé les quatre coins de l'horizon, ils se remirent en route. Mais ils n'avaient pas marché depuis plus de dix minutes que Robert, d'une voix étouffée, ordonna :

— Couchons-nous.

Machinalement Jacquemin obéit. Ils s'aplatirent dans le chaume humide puis rampèrent vers une meule qui se dressait à proximité.

— Là, regarde, murmura Chavanne.

Très loin, à droite, il désignait trois ou quatre silhouettes de cavaliers qui se profilaient en grisaille sur le ciel pluvieux.

— Une patrouille, ajouta l'ingénieur... Ces gens-là doivent avoir été lancés à notre poursuite...

— Je ne le crois pas, répondit Jacquemin... Ce sont plutôt des uhlans qui réquisitionnent...

Derrière eux, en effet, un cinquième cavalier apparut bientôt, poussant, de la lance, un troupeau de vaches... La petite troupe passa devant les jeunes gens, puis s'éloigna en suivant la lisière de la forêt.

— C'est égal, machonna Jacquemin, nous l'avons échappé belle... Dépêchons-nous de trouver un gîte, s'il est temps encore... mais je ne te cache pas, mon cher, que ce petit voyage est plein de périls...

— Je le vois bien, parbleu, fit Chavanne en haussant les épaules... Mais, que veux-tu ? nous ne pouvons pas nous laisser mourir de faim... Et ce serait bien le diable si, dans ce pays où les Boches sont détestés, nous ne trouvions un brave homme de paysan qui ne nous fasse la charité d'un morceau de pain et de quelques frusques... car vraiment, ajouta-t-il en riant, l'uniforme français est un peu dangereux...

Tout en parlant, ils avaient débouché sur une grand'route. À quelques mètres de là se dressait un poteau indicateur. Jacquemin le consulta :

— Huy... 32 kilomètres... C'est le bon chemin, annonça le jeune homme... Mais, pas le moindre toit... Serions-nous dans un désert ?

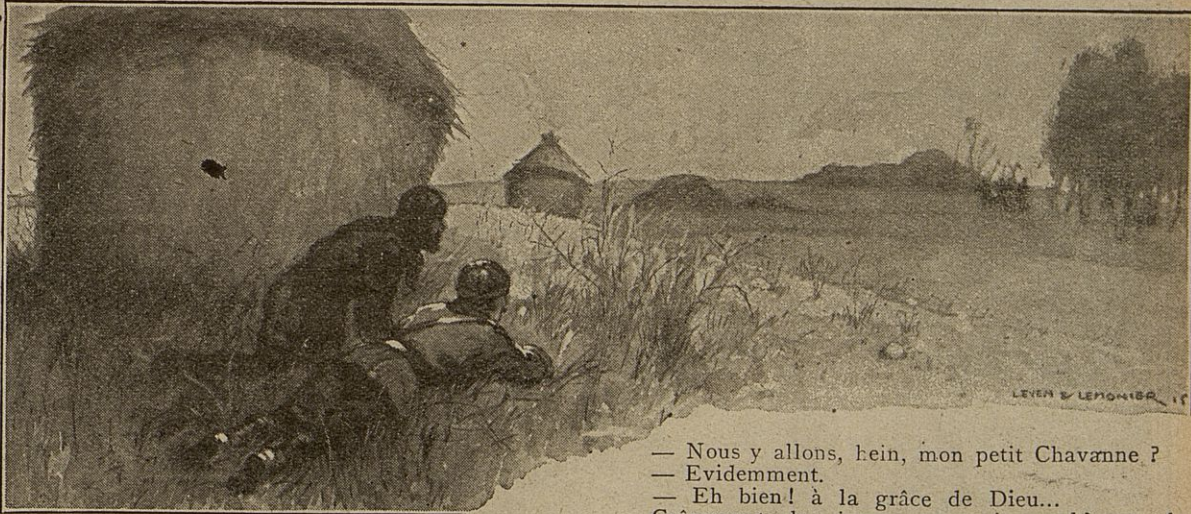
— Je te conseille de plaisanter, bougonna Chavanne...

À tout hasard, en suivant à la file l'un des talus, ils s'engagèrent sur la route qui faisait un coude et descendait dans un petit vallon boisé. La pluie redoublait. Aucune habitation n'était visible, mais, au bas de la côte, un second chemin coupait à angle droit la route nationale...

Comme ils touchaient le carrefour, Jacquemin s'exclama :

— Enfin...

Un pignon d'ardoise jaillissait, derrière des squelettes de peupliers. C'était bien la maisonnette isolée qu'ils avaient souhaitée...



— Nous y allons, hein, mon petit Chavanne ?

— Evidemment.

— Eh bien ! à la grâce de Dieu...

Crânement, les jeunes gens s'approchèrent. Au premier abord la maison paraissait vide. Mais une fumée légère, montant du toit, tordait dans le ciel gris ses anneaux bleuâtres... Chavanne et Jacquemin s'approchèrent de la porte basse, tirèrent énergiquement un pied de biche qui répandit à l'intérieur un carillon aigre... Au bout de quelques minutes, ils perçurent un pas feutré, puis la porte s'ouvrit... En les apercevant, une vieille femme à lunettes leva les bras au ciel...

— Des soldats français... Est-ce possible ?

— Mais oui, madame, dit Jacquemin en souriant... et des soldats qui ont faim, je vous en réponds. Donnez-nous à manger, nous vous conterons ensuite nos aventures...

La vieille parut hésiter, comme si elle entrevoyait, dans un éclair, toutes les rigueurs auxquelles l'exposerait sa charité mais, bien vite, son parti fut pris :

— Entrez, mes bons messieurs, dit-elle. Après tout, je suis vieille. Si le prince gouverneur me fait fusiller, ce ne sera pas une bien grande perte... Et il ne sera pas dit que j'aurai laissé dans la peine des braves gens comme vous.

(A suivre.)

EN LORRAINE



Notre état-major général organise souvent des voyages sur le front pour permettre aux attachés militaires des pays neutres de se rendre compte des opérations et de la situation des armées. De ces visites les attachés militaires emportent de plus en plus l'impression de la supériorité de nos troupes. Voici la mission militaire sur le front de bataille en Lorraine.



Une longue colonne de prisonniers allemands traverse un village au milieu de la curiosité de nos soldats et des habitants. Il est intéressant de remarquer que jamais le nombre de prisonniers restés entre nos mains n'a été proportionnellement aussi considérable que dans les récentes offensives ; la valeur des armées du kaiser est en baisse.

SUR LE FRONT D'ARTOIS



Les mitrailleurs sont au poste d'observation ; le chef de la section examine, à l'aide de sa lorgnette, les lignes ennemies ; les Allemands, chassés des abords de Souchez, vont-ils tenter de reprendre les positions qu'ils ont perdues ? Il faut être prêt à les recevoir comme il convient.



Devant Souchez s'étendait le bois des Ecouloirs ; les obus ont fait là aussi leur œuvre de destruction ; le bois n'existe plus ; quelques troncs d'arbres ébranchés s'élèvent de-ci, de-là, marquant la place de l'ancienne futaie. Que d'années il faudra pour reconstituer toutes les forêts dévastées par la guerre !



L'obus à ailettes est le projectile des mortiers de tranchées, crapouillots, lance-bombes et autres engins de la guerre à courte distance ; on en fait sur tout le front une prodigieuse consommation ; aussi faut-il de gros approvisionnements ; voici, à l'arrière des lignes d'Artois, un dépôt de ces obus à ailettes enfermés dans un cloisonnage en bois.

SUR LE FRONT RUSSE

Le général Pau s'est rendu à Petrograd pour remettre, au nom du gouvernement français, la croix de guerre au tsar Nicolas II ; cette croix, orgueil de nos soldats, décore aussi la poitrine du vieux roi Pierre de Serbie.

Les grandes opérations paraissent suspendues sur le front russe ; on n'a signalé que des combats isolés soit au nord vers Riga, soit en Galicie.

Le 24 décembre, des actions d'artillerie ont été favorables aux Russes dans le secteur de Riga, à l'est de Poulkarn et dans le secteur de Dvinsk près d'Iluxt. A noter un coup de main heureux d'un détachement russe dans la région de Schmarden, sur le littoral du golfe de Riga ; le détachement a surpris un poste allemand et l'a anéanti ; quelques soldats seulement ont pu échapper par la fuite.

Le 28, les Allemands ont attaqué avec une division et demie au sud du lac Babit, sur la rive gauche de l'Aa afin de rétablir leur ligne de défense sérieusement menacée par les tirs heureux de l'artillerie russe. Ils ont été repoussés vigoureusement par nos alliés.

En Galicie, des combats ont eu lieu aux environs de Tchartorisk ; ils ont été très acharnés ; les Autrichiens, qui essayaient d'enlever des tranchées avancées, ont été repoussés avec des pertes sensibles ; ils ont perdu eux-mêmes plusieurs ouvrages que les Russes ont pris à la baïonnette.

On a annoncé qu'une grande bataille se livrait en Bessarabie ; aucun renseignement officiel n'est venu confirmer cette nouvelle.

Les Russes, en attendant de prendre une vigoureuse offensive, font la guerre de partisans dans laquelle ils excellent ; dans la région à l'ouest de Pinsk, de nombreux détachements se sont répandus en arrière des lignes allemandes et ils interceptent et attaquent les postes qui gardent les lignes de communications.

Les Allemands se retranchent et organisent leurs défenses contre la rigueur de l'hiver ; le froid terrible fait parmi leurs troupes des ravages. Pendant ce temps les Russes préparent de nouvelles armées auxquelles sont fournis abondamment équipements et munitions.

En Perse, les Russes continuent la série de leurs succès, rétablissant l'ordre que les agents de l'Allemagne avaient troublé.



Le général Joffre reçoit au grand quartier général le général sir Douglas Haig, le nouveau commandant en chef de l'armée britannique.

L'ATTAQUE CONTRE LA SERBIE

Les Bulgares s'acharnent à poursuivre l'armée serbe en retraite à travers l'Albanie. Leur marche se fait dans deux directions : un premier groupe, celui qui venait de la région du lac d'Ochrida, a atteint et dépassé El-Bassan au cœur de l'Albanie centrale ; un second groupe, parti de Dibra, descend la vallée du Mati, visant Alassio.

Mais les Bulgares rencontrent de sérieuses difficultés dues à la configuration du terrain montagneux et à la rigueur de la saison ; ils ne peuvent transporter d'artillerie lourde et l'artillerie de campagne a beaucoup de peine à circuler dans les sentiers de l'Albanie.

L'armée serbe, malgré ses privations et son épuisement, échappe à l'étreinte bulgare ; elle pourra gagner la région où elle sera ravitaillée en vivres et en munitions.

Une partie de ses troupes combat déjà avec les Monténégrins ; grâce à ce renfort, la vaillante armée du Monténégro a repris l'offensive et a infligé de sanglants échecs aux Autrichiens de von Kœves ; elle a réoccupé plusieurs villages et repoussé l'ennemi dans un combat acharné près de Liouhovia. Depuis le 21 décembre, les pertes des Autrichiens ne seraient pas inférieures à sept mille hommes.

Quant à la situation des alliés à Salonique, elle n'a pas subi de changements. Français et Anglais se fortifient, recevant sans cesse des renforts et du matériel. Le général de Castelnau, major général de l'armée, est allé à Salonique se rendre compte des mesures prises pour la défense du camp retranché ; il s'est déclaré satisfait des travaux effectués et des dispositions arrêtées par le général Sarrail.

Les Bulgares se concentrent, dit-on, à Monastir et à Stroumitza ; mais ils n'avaient, au 30 décembre, manifesté aucune velléité d'attaque contre les alliés ; ils ont creusé des tranchées et construit des ouvrages défensifs le long de leur frontière.

Que font les Russes ? C'est la question que l'on se pose et pour y répondre on n'a que des renseignements vagues et souvent contradictoires. C'est ainsi qu'on a annoncé que les Bulgares, craignant une attaque des Russes, ont ramené des troupes vers l'est ; d'autre part, des informations venues de Sofia ont donné des détails sur un nouveau bombardement de Varna par l'escadre russe. Il semble cependant qu'on soit à la veille d'événements importants.



Mme Poincaré distribue, à la mairie du dixième arrondissement, des secours aux orphelins de la guerre.



Le général de Lardemelle, commandant une division en Serbie, entouré de son état-major.

Notre Exposition de " L'ART A LA GUERRE "

Nous croyons devoir rappeler à nos lecteurs qu'un comptoir de vente d'objets ne participant pas au Concours a été créé à l'Exposition de l'Art à la Guerre. Les objets achetés à ce comptoir sont remis séance tenante à leurs acquéreurs.

Nous conseillons à nos lecteurs qui désirent se procurer un de

ces objets de se hâter ; car, à raison de la fermeture de l'Exposition, qui aura lieu « irrévocablement » le 10 janvier, LE PAYS DE FRANCE a cessé d'accepter toute offre de mise en vente.

L'Exposition est ouverte tous les jours de 10 heures à 16 heures. Prix d'entrée : 1 franc.

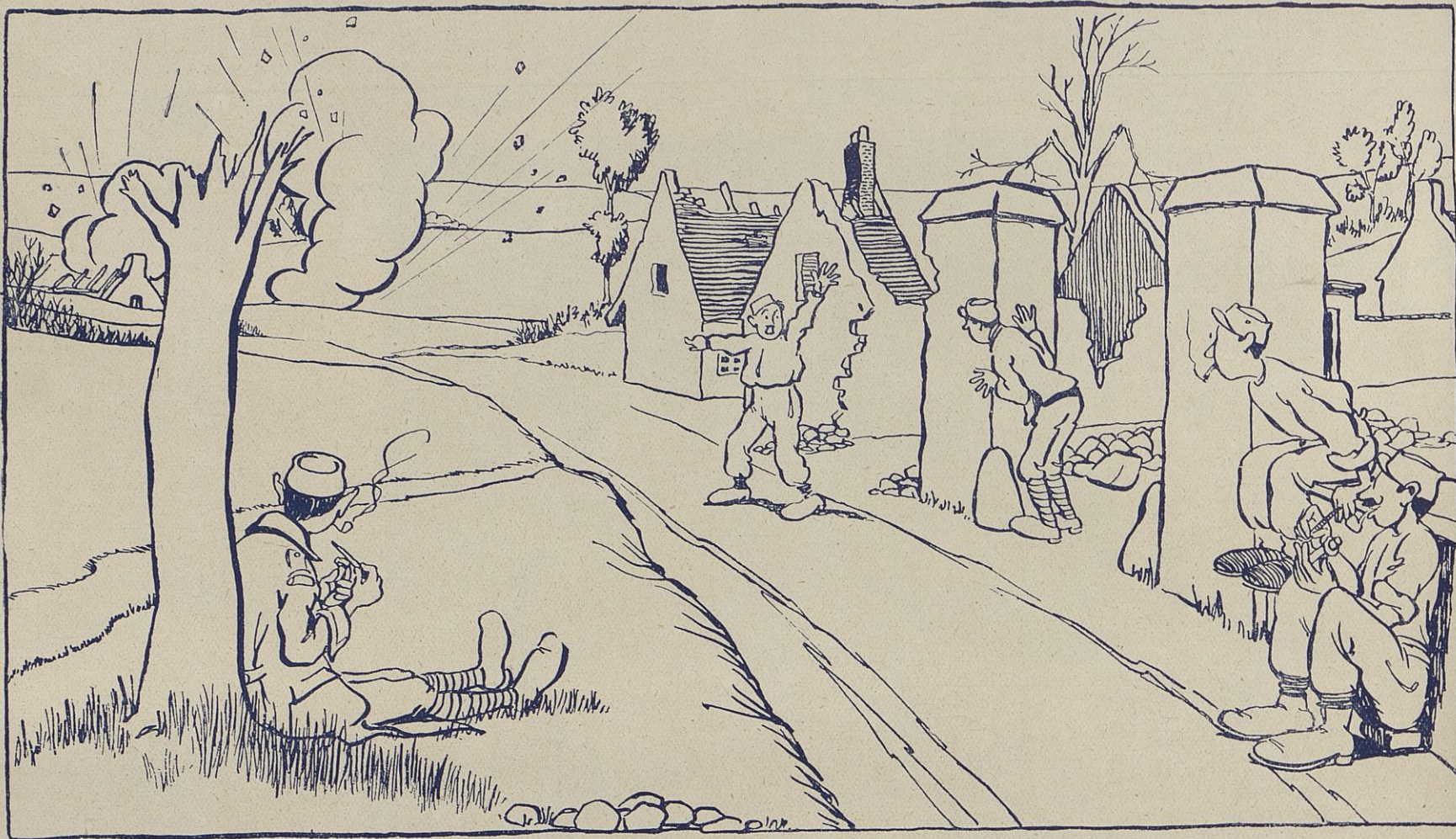
LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de **250 francs** au Document le plus intéressant.

La prime de 250 francs, attribuée au fascicule n° 63, a été décernée, par le Jury du PAYS DE FRANCE, au document paru à la page 6 de ce fascicule et intitulé : " Les hauteurs de Pasly " (le réseau de fils de fer barbelés).

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LES BAGUES EN ALUMINIUM



— Ohé ! les gars... V'là la marchandise qu'arrive...



— C'est malheureux qu'ils ne tirent pas plus souvent... avec toutes les commandes qu'on a !